

Alex SCAILLET

**Prumîres Samoaines
d'Occupation en Allemagne**

_____1918_____

**Premières Semaines
d'Occupation en Allemagne**

Traduit du wallon en septembre 2022
Philippe GENERET
1ChA-1962

- L'auteur et le cadre de son récit -

Alex Scaillet d'Assesse (Prov. De Namur) des « Vrais Wallons ».

Il écrit dans la Petite Collection Wallonne de « L'Arsouye » (Espiegler). La 1^{ère} édition, en 1920, de son travail, porte le n°7, il est composé de 31 pages au format 16 X 10,2 cm. Il a été imprimé et édité chez J. CHERTON - PIRET : Imprimerie de « L'Arsouye » Gazette Wallonne, 24-28, rue Fossés-Fleuris - Namur.

« Li Vix Mononque » (V.D.G.)- Le Vieil Oncle - Alex Scaillet a été Greffier au Tribunal de Police de Krefeld (T.S.P. 10 D.I.), il dédie ce fascicule à ses Camarades du 3/III... m^e A. Il y raconte les péripéties de sa présence au Tribunal et l'ambiance des contacts entre les soldats belges, les civils et d'anciens militaires allemands. Les historiens rapportent que la cohabitation n'a pas toujours été sans heurts.

C'est dans le cadre de l'occupation de l'Armée belge du Rhin que les faits se sont déroulés. La Belgique a occupé la Rhénanie entre Düsseldorf et la frontière des Pays-Bas de novembre 1918 à 1929. Krefeld est une ville de la Prusse-Rhénane de 109000 habitants. Elle est le siège d'une industrie active, filatures et constructions mécaniques.

L'ouvrage d'Alex Scaillet a été retrouvé dans les archives de mon père. Il avait fait son service militaire en 1927 ! La médaille de l'Armée Belge du Rhin a été découverte dans celles de son frère, sans références de service militaire. En l'absence de plus amples informations, je ne puis dire à qui d'autre encore, cette médaille, aurait-elle pu être décernée.

Face à ces découvertes, j'ai pensé que la traduction d'un épisode de cette période d'occupation de l'Allemagne, vécu par un témoin direct de la qualité d'Alex Scaillet, pourrait intéresser celles et ceux qui ne lisent pas le wallon.

Le Traducteur

Quelques mots pour commencer

En lisant les quelques pages qui suivent, inutile de chercher des réflexions : il n'y en a pas.

Je me suis contenté de rapporter des scènes que j'ai vécues ou des faits que j'ai vus de mes deux yeux. Mieux que des grandes phrases, ils sont capables de faire comprendre toute la différence entre les deux manières de faire : celle des boches - que vous connaissez malheureusement trop bien - et celle des Belges - qui ne l'est pas assez et qui n'est appréciée que par les Allemands eux-mêmes.

En voulez-vous une preuve ?

Quand la 4^e D.A a quitté l'Allemagne, le maire de Krefeld a, par une note qui est parue dans les journaux de là-bas, remercié nos hommes pour leur « conduite exemplaire » et leur « tact parfait »... Il n'a pas dit que pour mériter ce qui n'est pas un compliment mais une simple constatation, il avait fallu à nos soldats le même courage que celui qu'ils avaient montré sur l'Yser, mais il est impossible qu'il n'y ait pas songé.

Si vous l'avez compris, vous qui lirez ceci, je n'aurai pas perdu mon temps.

Note : Dans ce récit, l'agencement du texte, la ponctuation et l'utilisation ou non des majuscules sont le choix de l'auteur.

I

Sur la route de l'Allemagne

La guerre est finie depuis quelques jours. Le délai que l'armistice laissait aux Allemands pour évacuer le reste de notre pays, est passé et, à notre tour, nous allons entrer en Allemagne.

Nous y allons montrer aux boches que, si nous avons été des soldats dans tout ce que ce mot-là a de beau, si nous avons prouvé au monde entier que la belle parole de César pouvait toujours nous être appliquée, nous étions encore capables, malgré l'exemple que les Allemands nous avaient donné, de rester des hommes aussi honnêtes que nous avons été des soldats courageux quand il a fallu empoigner le fusil pour défendre notre petit pays, quand il a fallu tenir quand même et malgré tout, malgré les misères de toutes sortes et dont personne ne peut se le figurer, quand il a fallu que nos corps deviennent la barrière qui devait arrêter les boches et les empêcher d'aller plus loin.

Depuis Gand, où l'armistice nous a trouvés en train d'attendre l'heure d'une nouvelle attaque, jusqu'à Welkenraedt en passant par Termonde, Malines, Aerschot, Diest, Hasselt, Tongres et Herve, je peux affirmer que nous avons été reçus partout comme des sauveurs. Les gens, jeunes et vieux, se rendaient compte que si les Boches n'étaient plus là, c'est parce que deux cent mille Belges, la fleur de la jeunesse et les plus dignes de nos arrière-grands-parents de 1830, ont risqué leur vie durant quatre ans, à toute les minutes de jour et de nuit. C'est ces hommes-là qu'on embrassait, c'est à eux qu'étaient adressés les bravos des hommes, les sourires des jeunes femmes, les chansons des enfants et jusqu'aux larmes des personnes âgées assises dans leur fauteuil sur le seuil de leurs maisons.

Les drapeaux et les guirlandes de fleurs, les cloches qui sonnent à toute volée, les musiciens qui viennent au devant de nous, montraient à nos petits soldats la reconnaissance des gens. C'est elle qui m'a fait le mieux comprendre que nous étions vainqueurs mais c'est quand je suis allé en Allemagne que j'ai senti que les boches étaient battus.

II

A Krefeld

Dans la multitude des souvenirs que la guerre m'a laissés, Krefeld aura toujours une petite place bien marquée, du bon côté. Je me rappellerai de ses boulevards bien tenus, ses rues bien propres, ses habitants bien gentils à quelques exceptions près. Krefeld ! c'est là que le IIIe groupe de... A a été cantonné quand nous avons été assez près du Rhin pour n'avoir que quelques centaines de mètres à faire si on avait besoin de nos obusiers de 120.

C'est à Krefeld que nous allions vivre quatre mois - quatre beaux mois après tant de si laids - à ne pas faire grand-chose : des patrouilles, des gardes, beaucoup de « reconnaissances » tout autour de la ville pour bien connaître le pays de...

Quand je dis : pas faire grand-chose, je ne veux pas dire que les boches allaient nous marcher sur les pieds à toutes les occasions, vous savez ! Au contraire. Il fallait se faire respecter et pour cela, il fallait commencer par être respectables. C'est ce que les soldats ont le mieux et le plus vite compris. Pas de bêtes méchancetés, pas de gamineries qu'on aurait pourtant acceptées. Nos soldats ont été des anges... Les raisons ne leur manquaient pas, avouez-le, pour en faire des démons !

Nous étions logés dans la belle caserne des hussards. Quand je dis : belle, vous me comprenez... Elle était belle, comparée à la grande majorité des casernes en Belgique. En visitant celle de Krefeld, on « sentait » que les boches qui devaient venir passer là deux ans de leur vie n'étaient pas les premiers venus. Des chambres propres, des corridors larges et bien aérés, des lavoirs à tous les étages... Bref, on pourrait les prendre comme modèles pour transformer une grosse moitié des nôtres. Des écuries fort bien arrangées, des manèges munis de tout ce qu'il faut pour former des cavaliers... on sentait, à chaque pas, la préparation de la guerre. Mais revenons à notre troupe.

Pour aller en ville, nous avons le tram 7 qui partait de la caserne. Une fois six heures, aussi vite la soupe avalée, quand ce n'était pas avant, il fallait voir filer nos petits soldats. Bien propres, les souliers cirés, le bonnet de police sur l'oreille, ils avaient vraiment grande allure... Aussi vite le tram 7 arrivé, il était pris d'assaut et plein à craquer. Il y avait même des hommes qui s'agrippaient derrière, au risque de se tuer à moitié s'ils avaient lâché prise.

Dame ! pour aller en ville faire de son nez... le plus vite, c'est le meilleur, n'est-ce pas ?

Tout le long des rues que le tram sillonne, une masse de « pékins » font de grands signes au conducteur qui bien malgré lui, est obligé de laisser ses compatriotes en panne sur le bord du trottoir. A voir leurs carrées têtes devenir encore plus carrées par la rage, nos soldats se claquaient à rire comme des enfants, comme de grands enfants qu'ils sont... Et cela rend encore les boches plus enragés.

Il n'y a vraiment pas de méchanceté là dedans, n'est-ce pas ? Des hommes qui en ont vu de toutes les sortes ont bien le droit de s'amuser à faire passer, sur un visage de boche congestionné par la rage, toute la série des couleurs de l'arc-en-ciel sans qu'on puisse leur en faire de reproches.

Mais nous voici à « Bahnhof ». Bahnhof, c'est la gare principale ; le tram s'y arrête après avoir fait l'express depuis la caserne. Il y a tant d'hommes que l'arrêt ici compte pour deux malgré les coups de sonnette du conducteur pressé d'être débarrassé d'une pareille charge de soldats « couleur chameau » comme l'a dit un jour un particulier mal élevé, qui a d'ailleurs été apprendre sa politesse dans une prison de Krefeld.

Enfin, c'est fini... Le tram, presque vide, redémarre ; il est remplacé par un deuxième et la même comédie recommence. La gare centrale est le rendez-vous de tous nos petits soldats, fantassins ou artilleurs ; ils vont voir leurs camarades faire la police à

l'intérieur de la gare ; c'est si plaisant qu'on y resterait des heures... Je l'ai déjà fait moi-même.

A côté, dans toutes les rues qui conduisent à la gare, on entend le bruit des pianos mécaniques et crier les artistes... Déjà, les petites « fraülein » commencent à chanter « la Madelon » c'est sans doute pour faire croire à nos soldats qu'elles parlent bien français... c'est que nos soldats ont toujours dans leurs poches un peu de chocolat... et c'est si bon du chocolat... que ne ferait-on pas pour en recevoir un morceau ? Que ne laisserait-on pas faire ?

Tenez, regardez ces deux « Jass » (coquins !) arrêtés devant un étalage... Ne voyez-vous rien sortir de leurs poches ?

- Si, du papier argenté, comme on emballe le chocolat..
- En effet, et si vous voulez suivre nos deux espiègles, vous remarquerez qu'ils ne seront plus longtemps tout seuls.

Que voulez-vous ? Ils sont jeunes... ils ont été si... si malheureux... Voilà seulement quinze jours, étaient-ils sûrs d'avoir encore deux heures à vivre ?

.

Dans le grand nombre de « Bierhaus » des environs de la Gare, il y en a un qui a toujours eu les faveurs de nos hommes : c'est dans le « Sud-Wall » à peu près au milieu de la Ville. Il n'a rien de particulier, la bière n'y est pas fameuse, mais... le piano mécanique joue -lui aussi- « la Madelon »! ... Il n'en faut pas plus pour y attirer nos fantassins ; c'est toujours plein et puisqu'on à l'air de s'y amuser, n'est-ce pas le principal ?

A deux pas de là, quasiment en face, une autre « boîte » fort connue aussi. C'est une espèce de café-concert ; on n'y chante pas beaucoup mais si vous voyiez le concours de grimaces que les « artistes » font toute la soirée, c'est à mourir de rire.

Ni ici, ni autre part, jamais un de nos soldats n'est parti sans payer son verre... Nous ne sommes pas des boches, voyez-vous, nous... ?

Mais le vrai café des Belges, c'est le « Bier-Palast ». Là, au moins, il y a de la bonne bière ; là, au moins, il y a de la bonne musique, et les soldats aiment aussi bien l'une que l'autre, c'est pour ça qu'on s'entasse au « Bier-Palast ». Puis il y a assez bien de boches qui le fréquentent aussi. C'est toujours amusant de se trouver en face d'un d'entre eux... Il vous fait une tête... une tête... une vraie tête de boche, quoi !

De temps en temps, un d'entre eux veut faire le malin : il menace les filles qui boivent un verre avec nous, il a l'air de se payer notre bobine mais ça ne dure pas longtemps. Un mot au chef d'orchestre et il entame la Brabançonne ou la Marseillaise. Si 'l'aztèque' mal arrondi ne se lève pas, tant pis pour lui : un bon coup de pied dans l' 'Kluck' et le tour est joué !

La leçon est utile d'ailleurs et c'est bien rare quand il faut qu'on se mêle de faire respecter ce que nous respectons nous-mêmes. Avec les prussiens, il faut être énergique, on sait l'être à

l'occasion. Un de nos petits soldats est mort à l' Hôpital Militaire. Il avait été blessé dans les dernières heures de la guerre, mais sentant approcher le moment où il pourrait aller embrasser sa vieille mère, il a refusé d'être évacué et il a suivi son régiment jusqu'à Krefeld.

Il est mort sans avoir eu la suprême consolation d'avoir revu sa pauvre vieille mère mais avec la satisfaction d'avoir, pour sa petite part, aidé la Belgique à redevenir elle-même.

C'est le premier soldat belge qu'on va porter en terre depuis notre arrivée ici. Il faut qu'on lui rende les honneurs que son courage lui a mérités et, par la même occasion, qu'on montre aux boches que nous savons comprendre le respect dû aux morts. Le drapeau avec la musique d'un de nos meilleurs régiments d'infanterie, deux compagnies « en armes » et une délégation de toutes les unités casernées à Krefeld accompagneront le cercueil.

Le cortège, calme et digne comme une procession, s'avance entre deux rangées de gens qui comprennent que, en dessous du drapeau belge garnissant le corbillard, c'est une de leurs dernières victimes qui passe... Ils comprenaient et ils saluaient.

Pourtant, à un coin de rue, un grand mal dressé regarde ça de toute sa hauteur; il a gardé son chapeau, il n'a pas l'air décidé à faire comme les autres... Il a même, en les voyant, comme un mouvement d'épaules...

Des rangs, un sous-officier se détache, s'avance sur lui et d'un coup de poing qui ne pardonne pas, envoie...

- Le mal appris ? ...

- Non, son chapeau, à dix mètres de là, tandis que les gens disent « Dass ist goed gemacht » -c'est bien fait-

Le coup de poing en plein sur le museau aurait été mieux placé, dit notre camarade en reprenant sa place, mais... nous ne sommes pas des boches, nous...

III

Au tribunal de police

- Maréchal des logis, me dit le commandant, vous irez à 9 heures au « Rathaus » (Hôtel de Ville), chambre 14. C'est le Tribunal de Police de la Division ; vous vous mettrez à la disposition du Président, le Colonel S...

- Bien commandant !

Un demi-tour bien à l'ordonnance et je rentre dans ma chambre pour me mettre en tenue.

Qu'est-ce qu'on va faire de moi là-bas ?

Qu'est ce que c'est que ça, le T.S.P. 10D.I. ?

Je me posais ces questions-là sans y trouver une réponse capable de me rassurer complètement. Pour moi, voyez-vous, un tribunal c'est une invention qu'il vaut mieux ne pas connaître que ce soit pour se mettre à droite ou à gauche de la barrière. Je vous ne cache pas que je n'étais pas plus fier que ça quand j'ai frappé à la porte de la chambre 14.

- Entrez !

C'est la voix d'un de mes bons camarades, cela me remet d'aplomb.

- Tu vas me remplacer ici, ça n'est pas difficile.

Sur quelques minutes, il m'a expliqué ce que j'aurais à faire. Le travail me paraissait intéressant, aussi m'y suis-je mis de bon cœur et ai-je pu répondre au Colonel qui me demandait si ça irait ?

- Oui Colonel, dans deux jours je serai ici comme chez moi.

En effet, quelques jours après, je me sentais l'âme d'un fonctionnaire...

D'ailleurs j'allais le devenir. Le greffier, malade, quittait son poste et c'est « bibi » qui était désigné pour le remplacer... Je vous assure que le Roi n'était pas mon cousin et du coup, à la place d'avoir peur du Tribunal, c'est moi qui allais faire peur aux autres. Vous comprendrez que j'en étais fier !

Je siégeais à gauche du Président. Je tenais compte de la condamnation et de ses motifs. Je faisais signer la feuille du jugement et, quand le cas se présentait, je faisais mettre au cachot ceux qui étaient condamnés à s'y rendre tout de suite. C'est vous dire que je ne m'embêtais pas une seconde. Pour être franc, pourtant, il faut que j'avoue que le jour où on a condamné à un an de prison, un pauvre petit ouvrier, père de sept enfants et coupable d'avoir acheté un lot de vieux fers où on a trouvé des baïonnettes, j'ai senti une petite larme glisser doucement entre mes paupières en songeant aux sept petits malheureux qui allaient peut-être avoir faim et qui n'avaient, eux, commis d'autre crime que d'être les enfants d'un simple marchand de loques.

Vous me direz : les boches n'ont jamais eu pitié, eux... c'est vrai, mais vous me pardonneriez si... si je ne suis pas un boche, moi...

Par exemple, le jour que le Directeur des Grands Magasins Tietz a été condamné à six mois de prison et 5000 francs (10000 marks) d'amende, je vous certifie que si j'ai eu une seconde d'émotion, ça n'a été que du soulagement.

Les Magasins Tietz, qui sont les plus grands de Krefeld, attirent naturellement les soldats qui trouvent là tout ce dont ils avaient besoin. Les demoiselles de magasins étaient toujours aimables et comme il y en avait même quelques unes qui étaient quasiment jolies, nos officiers allaient volontiers leur cligner de l'œil en achetant des petites bricoles.

Un jour le lieutenant F..., fils d'un de nos meilleurs généraux, en faisant un tour chez Tietz, avise une boîte de jouets exposée à

tous les regards et bien capable de retenir l'attention d'un homme, moins observateur que notre petit - ou plutôt grand - lieutenant. La boîte en question contenait une série de petits soldats en carton ; des boches bien reluisants, des alliés minables et mal foutus. On reconnaissait quand même très facilement un « fantassin » belge, deux ou trois soldats français et autant d'anglais. Le belge était dans la position d'un prussien qui f.. le camp ; un des français dans celle d'un boche qui fait « camarade » ; l'anglais, un bandeau blanc à la tête, était tourné à genoux ; à côté de lui, un des reluisants allemands était aussi en possession de son fusil et s'apprêtait à achever le blessé.

.

Je vous laisse le temps de vous rendre compte des idées de toutes sortes qui sont passées par la tête du lieutenant F... ; vous vous doutez déjà, je suppose, que la boîte n'est pas restée longtemps sur le rayon. A la demande de l'officier, une des demoiselles en a fait un paquet qui nous est arrivé, deux jours après, avec un procès-verbal soigné « aux petits oignons » ! Je n'insisterai pas là-dessus, je vous dirai seulement qu'une pareille insulte au courage des soldats belges et alliés, qui, dans toutes les occasions s'étaient montrés aussi braves que les plus braves, devait être punie le plus sévèrement possible. C'est tout juste si ce n'est pas passé devant le Conseil de Guerre qui aurait « salé » le type beaucoup mieux que nous, puisque le Conseil de Guerre avait des pouvoirs beaucoup plus étendus.

En ville, on ne parlait que de ça. Tout le monde connaissait l'affaire Tietz. On se réjouissait de savoir ce qui allait arriver ; on s'attendait à ce que notre homme se défende par tous les moyens possibles et on aurait bien voulu que ça soit réglé. Le Président décide de faire passer ça le plus vite possible. Les convocations sont envoyées pour le premier jour qui n'est pas trop chargé.

La fameuse audience arrivée, on a eu vite fait de bâcler les quelques petites bêtises inscrites pour arriver à la principale.

Enfin, on appelle « Tietz ».

D'une taille ordinaire, bien mis, notre « Tietz » - Puisque c'est ainsi que tout le monde le connaît - s'avance aussi vite qu'il a entendu son nom. D'un grand geste - sans doute pour inspirer confiance - il salue le Président et il a un petit sourire pour le Ministère Public et pour le Greffier.

On lit l'acte d'accusation que tout le monde écoute avec la plus grande attention et que l'interprète traduit aussi vite.

L'interrogatoire n'a pas duré longtemps. Devant des faits aussi bien établis, il n'y avait rien à nier. Les avocats, pourtant, ont causé... causé... A les entendre, on aurait quasiment cru que la boîte avait été mise là par le diable lui-même pour faire damner l'ange qu'a toujours été le Directeur de Tietz. Mais, rien à faire ; le Lieutenant-Ministère Public remet les affaires à leur place. Le Président prononce la condamnation maximum : 6 mois de prison et 10000 marks d'amende avec « arrestation immédiate » et affichage du jugement.

Pour ma part, je m'attendais à cela et j'avais préparé mon petit papier. Je présente la feuille à signer à « Tietz » qui m'annonce qu'il veut aller « en appel ».

- Comme vous voudrez, vieille branche, ai-je pensé, mais si vous croyez que cela ira mieux...

Il pensait qu'en signant l'appel, il allait rentrer gentiment dans sa chambre et dormir sur ses deux oreilles... « Rastrinds ! »...

- Schutzman !

L'agent de police se redresse, salue. Je lui tends le papier écrit à l'encre rouge et... « Vorwaerts » (en avant) pour la prison...

Il fallait pourtant bien envoyer le dossier au Q.G. qui déciderait si le jugement était bon... Le Ministère Public - un petit lieutenant liégeois - et moi, nous nous mettons d'accord pour envoyer en même temps la petite boîte pour qu'on se rende compte, chez les grands chefs, que la condamnation est juste.

Huit jours après, c'était revenu et, naturellement, la condamnation est « confirmée ». Notre Tietz en a pour six mois à loger à Anrath (15km de Krefeld), prison principale.

Pour un type riche habitué à toutes ses aises, six mois de prison c'est une punition qui compte, n'est-ce pas ? Je sais bien que si les boches avaient trouvé en Belgique une boîte de jouets comme celle saisie chez Tietz, le Directeur du magasin belge aurait sûrement été collé au mur... Je sais ça, mais nous ne sommes pas des boches, voyez, nous autres...

IV

Dans la « Hoch-Strasse »

La Hoch-Strasse est la rue principale de Krefeld. C'est là que les Magasins Tietz sont installés ; c'est là, qu'une fois six heures du soir, c'est à ne plus savoir passer tellement qu'il y a du monde. C'est l'heure de fermeture de Tietz et l'ouverture des « Kino » - cinémas.

Les boches eux aussi, se rendent volontiers au cinéma et en attendant de pouvoir prendre leurs places, ils passent leur temps à regarder les affiches et à encombrer les trottoirs.

C'est là que j'ai fait une expérience que je vais vous raconter. Vous en conclurez ce que vous voudrez.

Nous avons reçu - je ne saurais dire par qui - un paquet d'imprimés qui devaient rappeler aux boches les atrocités de Dinant. Pour ma part, j'en avais à peu près deux cents.

Je m'approche d'un civil décoré de la « Croix de fer » qui regardait autour de lui de toute sa hauteur d'ancien officier prussien. Je prends la position, salue et présente un de mes papiers en lui demandant d'en prendre connaissance. J'avais oublié de vous dire que ça était imprimé en français, anglais et allemand.

L'homme me fixe, donne un coup d'oeil sur le papier puis se décide à tendre la main. A un deuxième, à un troisième, la même scène recommence. Les gens commençaient à s'attrouper autour de moi. Je n'avais plus besoin de présenter mes papiers, on me les demandait, on me les arrachait.

- Hier, bitte ; hier, bitte - Ici, s.v.p... -

Pas un des deux cents imprimés que je venais de distribuer n'a été jeté par terre, pas un. Les gens les lisaient, les mettaient dans leurs poches ou les passaient à ceux qui n'en avaient pas eu. Repassant par là, un quart d'heure après, on me montrait du doigt, on me retirait le chapeau et, derrière moi, j'entendais parler tout bas...

Je ne saurais dire précisément ce qui se disait, mais n'avez-vous pas l'impression qu'on comparait les deux méthodes ? ... Tout en rentrant, je songeais aux femmes et aux enfants tués à Dinant... Je songeais à mon frère, un gamin de dix-sept ans, mort de faim et de misère au camp de Guben où les boches l'avaient déporté et, malgré moi, me revenait à l'esprit la phrase si souvent entendue :

- Si nous étions des boches ! ...

V

Lütherkirchstrasse n°...

C'est là que j'ai ma chambre depuis que je suis au T.S.P. Les gens y sont aimables, plus qu'aimables. Je ne sais pas si c'est parce que je suis au « Polizeigericht » ou si c'est parce que mon revolver ne quitte pas la tête de mon lit... Je ne sais pas et je n'essaye pas à comprendre. Le principal, pour moi, c'est d'avoir un bon lit pour dormir, un bon feu quand je rentre au soir, qui fait froid dehors et que j'ai du travail à faire.

Il y a une petite fille de six ans qui est devenue mon amie ; peut-être à cause des morceaux de chocolat que je lui donne de temps en temps ? ... C'est elle qui se met à ma disposition quand j'ai envie de boire un verre. En un rien de temps, elle s'est rendue au café du coin faire remplir un pot d'une bière aussi bonne que brune ; puis, en entrouvrant la porte et faisant une révérence :

-Wollen-Sie drink ? (Voulez-vous boire ?)

J'ai remarqué qu'en Allemagne, dans les maisons où les enfants étaient bien élevés, on habitait les petites filles à faire un grand salut en disant bonjour ou merci.

Le grand-père - 65 ans - vient volontiers discuter avec moi en fumant sa pipe de porcelaine (Il y bourre un demi-paquet de notre tabac d'un coup, l'enragé ! ...). Il voudrait bien savoir si nous sommes là pour longtemps... et comme je lui ai répondu une fois que nous ne quitterions plus Krefeld, il m'a fait de tels yeux que, sans le vouloir, j'ai regardé mon revolver... Il a surpris mon regard et ... ça été fini tout de suite...

Le plus âgé de ses fils va se marier avec une Hollandaise. Beau mariage, n'est-ce pas ? Une tête de choux avec une tête de fromage ! ... Je ne le vois pas souvent et ça se comprend ! C'est un ancien marin et toute son ambition, c'est de savoir ce que nous pensons de la marine allemande.

Et vous, dis-je sans répondre à sa question, que pensez-vous de la marine anglaise ?

Ça été fini aussi, il n'a pas insisté et je ne le vois plus.

L'autre des fils a 23 ans. Il sera mon camarade quand je le voudrai et en attendant, ce n'est pas mon domestique qu'il est, mais mon chien... Il fait ce que je veux... Savez-vous bien pourquoi ? Parce qu'un jour, pour faire le malin, il s'est vanté d'être passé à Spontin au commencement de la guerre... J'ai eu tant de parents fusillés à Spontin que je l'aurais eu tué tellement que je lui ai foutu une raclée... Depuis lors, j'en fais ce que je veux... N'avais-je pas raison de dire que c'est en Allemagne que j'ai senti que les boches étaient battus ?

La plus gentille dans le ménage des H..., c'est la mère de la jeune fille ; seulement, elle est aussi la moins avisée.

Si vous aviez vu la tête qu'elle a faite le jour où elle a appris que les deux camarades qui étaient dans ma chambre et moi-même, nous étions des Wallons... vous auriez trop ri... On lui avait toujours dit que les Belges en général étaient méchants, mais que les Wallons étaient de vrais sauvages... qu'ils allaient tout casser, tout détruire ! Et voilà que tout d'un coup, quand elle ne s'y attendait pas, elle apprend que le Belge qui couche chez elle et qui a toujours l'air si innocent, c'est un de ces dangereux Wallons...

Du coup, sans doute pour nous radoucir, elle va faire une tasse de chocolat...

- Pauvre femme, ai-je pensé, remercie le bon Dieu d'avoir un Wallon dans ta chambre... Si tu y avais eu un boche...

.

Un boche, un vrai, il y en avait un dans la maison.

J'avais, en effet, le portrait de Hindenburg. Toutes les chambres de toutes les maisons d'Allemagne ont, comme la mienne, au moins une photo d'Hindenburg sur un de leurs murs.

Le premier jour, quand j'ai eu avisé le grognon du bonhomme, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la sorte de bête qui sert à faire des saucisses - je lui ai retourné le museau au mur.

- Tiens, regarde là-bas si je n'y suis pas !

Le lendemain, le cadre avait repris sa position habituelle. Je le retourne encore. Deux ou trois jours de suite, ce fut la même comédie, mais un beau matin j'ai décroché le portrait et, fort gentiment, je l'ai mis dehors...

Je ne l'ai plus jamais revu.

Un peu plus haut, je vous annonçais que la femme H... n'était pas fort maligne. Vous allez comprendre que je n'avais pas tort.

On lui avait raconté que les femmes belges avaient jeté de l'huile bouillante sur les soldats allemands à leur entrée à Louvain.

Elles auraient eu raison, ai-je pensé : des porcs, il faut bien que ça s'engraisse, n'est-ce pas ?

Ça n'a pas été sans peine si j'ai réussi - y ai-je réussi, seulement ? - à lui montrer la bêtise de pareilles inventions.

- Combien aviez-vous d'huile chez vous avant la guerre ? lui ai-je demandé.

- Un litre, parfois deux, me dit-elle.

- Eh bien, je crois que c'est à peu près ce qu'il y en avait dans les ménages en Belgique, dis-je. Vous ne voyez pas une femme faisant chauffer un litre d'huile, je suppose ? Vous ne la voyez pas non plus debout devant sa fenêtre prête à la lancer sur la première tête carrée qui va passer ? ... Et puis, qu'auriez vous fait si les Belges, les Wallons, étaient entrés à Krefeld en 1914 ?

- Je me serais cachée, dit-elle. J'aurais bien eu trop peur.

- C'est ceci que les femmes - et même beaucoup d'hommes - ont fait en Belgique quand vos soldats - vos sauvages - y sont entrés. N'est-ce pas naturel ? (Pour les femmes seulement). N'est-ce pas plus naturel, en tous cas, que de se mettre à faire bouillir quelques récipients d'huile ?

Je crois qu'elle a eu comme une petite idée qu'on lui avait bourré le crâne un fameux coup... Des crânes de prussiens, c'est fait pour être « bourrés » d'ailleurs. J'ai vu qu'on n'y avait pas manqué.

VI

Au mariage

Un jour à midi, en rentrant, je trouve dans ma chambre le plus âgé des fils H... avec sa fiancée. Ils venaient m'inviter au dîner offert à l'occasion de leur mariage. Mes premiers mots ont été pour refuser, puis, voyant qu'ils avaient l'air d'y tenir, comprenant surtout qu'on m'invitait pour pouvoir parler de la guerre et me doutant que la discussion serait intéressante, je dis oui, je promets d'y aller.

Pour ce jour-là, j'avais choisi quelques « pièces à conviction » dans le tas qu'il y avait au greffe. Je me promettais de les sortir au bon moment.

Le grand jour arrivé, je suis exact au rendez-vous. On me présente aux autres invités « comme étant au Polizeigericht ». Ça leur a donné un petit coup à l'estomac que j'ai surtout remarqué au grand coup de chapeau qu'on m'a accordé.

Pourtant, comme je n'ai pas l'air méchant, la gêne n'a pas duré longtemps ; les bouteilles de vin y ont d'ailleurs beaucoup aidé... Tant que les invités n'en ont pas eu plein leur ventre, ils n'avaient pas le temps de parler mais comme tout arrive - même de voir un boche qui n'a pas faim - la discussion que j'attendais et

qui m'avait fait venir, a commencé. Je ne vous la raconterai pas, il faudrait trop de temps et trop de papier mais vous en doutez un peu, je suppose ?

A les entendre, les Allemands sont les meilleurs soldats du monde... les plus courageux, les plus braves... Si la guerre a mal tourné pour eux c'est simplement parce que, crevant de faim et de misère, ils ont laissé tomber le fusil qu'ils n'avaient plus la force de tenir... C'est parce que les ouvriers dans les usines, n'étaient plus capables de faire des munitions, toujours à cause du manque de nourriture... Tout ce qu'on m'a raconté sur les crimes en Belgique, c'est des mensonges... Si on a fusillé des hommes, c'étaient des francs-tireurs... Si on a amené des ouvriers en Allemagne, c'est parce qu'il ne fallait pas laisser trop de monde à nourrir en Belgique, etc... etc... Et ils annonçaient ça avec un tel aplomb que mes belles résolutions de prendre patience et de m'expliquer sans bruit ont filé du coup. Sentant la moutarde me monter au nez, ne voulant pas pourtant en arriver aux coups de poing sur la table - et peut-être autre part - je sors chercher le petit paquet que j'avais apporté, je fais sauter la ficelle et je montre aux plus honnêtes soldats du monde, aux plus braves... une baïonnette-scie...

- Est-ce avec ça, bande d'assassins qu'on fait la guerre ?
Est-ce avec ceci ?
Et je sors une série de pastilles incendiaires.

- Est-ce avec ça ?
Et je présente aux boches qui se taisaient, deux « chargeurs » de balles « dum-dum ».

Est-ce parce que je criais fort ? Les boches ne bronchaient pas.

- Est-ce vous autres ou nous autres qui se servaient de ça ? Est-ce vous autres ou nous autres qui avons inventé les gaz qui sont une des causes de votre déroute ? On vous a laissé crever de faim, dites-vous ! N'aviez-vous pas, en 1870, fait pareil aux Prussiens ? Si vous avez eu tout le monde à dos, n'est-ce pas justement parce que vous avez commencé la guerre par une série de crimes ? Et vous aviez l'audace de porter sur votre ventre, une plaque qui voulait faire croire aux gens - en vous le faisant croire à vous-mêmes - que le bon Dieu était avec vous... « Gott mit uns » (Il aurait été mieux de dire « Gott mit Huns », mais ils n'auraient peut-être pas compris).

Il n'y en avait pas un qui ouvrait la bouche.

- Vous aviez préparé la guerre, vous en aviez fait une mécanique... Rien ne pouvait vous arrêter, vous deviez gagner ; seulement, aveugles et bêtes, vous avez voulu passer par la Belgique. Ses soldats n'étaient pas assez nombreux pour arrêter votre « mécanique » mais ils ont réussi à y casser un ressort ! ... Vous pensiez que personne ne saurait vous arrêter, vous l'avez été à Liège, vous l'avez été à l'Yser et aujourd'hui, nous sommes sur les bords du Rhin... Vous avez perdu la guerre, parce que nous étions là, nous, les petits soldats belges...

Je n'ai pas attendu leur réponse, j'ai pris mon bonnet de police... j'ai ramassé mon paquet et je suis sorti... Je n'étais pas

content de moi... je m'étais fâché alors qu'il aurait fallu discuter paisiblement... Mais vous seriez paisibles, vous, avec des « aztèques » pareils...

VII

On les quitte

La 4 D.A. qui occupait le Secteur Nord depuis l'armistice, va rentrer en Belgique.

Déjà on commence à voir des officiers de la 6 D.A. qui viennent reprendre les services. Pour ma part, j'ai à mettre au courant un premier lieutenant des carabiniers ; c'est lui qui sera greffier, au Tribunal de la 12 D.I. Il a amené avec lui une bande de commis, interprètes, plantons, qui se sont installés dans le bureau où je travaillais ; je suis obligé d'aller m'installer autre part...

En faisant les comptes, je vois qu'une trentaine de types ne sont pas venus payer leurs amendes... Bien vite des billets à « l'encre rouge... ». Pas d'argent... à la cellule... voilà !

Deux jours après, il fallait voir rappliquer les « têtes de choux » qui, les larmes aux yeux, venaient me présenter leur argent pour ne pas aller manger la rata de porc qu'on servait aux locataires d'Anrath.

- Tu-tût ! ... Trop tard, disais-je. Il fallait finir plus vite... On « ferme... ».

Pourtant, j'ai quand même pris l'argent... J'avais le droit de refuser mais il aurait encore fallu nourrir ces canailles-là... tandis qu'en les faisant payer, c'est toujours ça de récupéré, n'est-ce pas ? ...

.

On quitte Krefeld aujourd'hui... J'ai remis mon service au petit carabinier ; j'ai porté mon « relevé de compte » au trésorier de la D.A... Je suis tranquille, et je peux faire mes paquets.

Je rentre dans la petite chambre où j'ai été si bien ces derniers trois mois-ci. Tout en rentrant, je constate qu'une de mes photos que j'avais installée sur la table, n'est plus là... Où peut-elle bien être ? Je regarde tous côtés, je retourne tout, je défais même quelques petits paquets déjà ficelés, rien...

Je vais demander à « Fraü H... »

- Je ne l'ai pas vue, me dit-elle.

- Tant pis, dis-je en moi-même. Je l'aurai ramassée avec les papiers que j'ai jetés ce matin... c'est un petit malheur, n'y songeons plus.

Comme j'avais beaucoup de colis, le fils H... est venu m'offrir un coup de main. J'accepte avec plaisir ; il était à peine sorti pour aller s'habiller que son père arrive aussi...

-Si ça vous fait plaisir, moi je veux bien, dis-je au vieux.

Et je le charge si bien que, lorsque son fils a eu pris sa part de mes paquets, il n'y en avait plus pour moi.

Un petit coup d'oeil tout autour de la chambre pour voir s'il ne restait plus rien et ... en route.

J'étais à peine sur le pas de la porte que Fraü H... arrive, pleurant comme une Madeleine. Je lui dis adieu.

- Non pas adieu, au revoir me dit-elle.

... Puis elle me montre... la photo que je pensais perdue...

- Vous ne m'en voulez pas, me dit-elle ?

Vous avez été si gentil que nous voulons avoir un souvenir de vous.

- Si vous voulez, répondis-je, mais à une condition, c'est que j'écrirai un mot sur le portrait.

Et à l'encre, pour que ça ne s'efface pas, j'écris ;

Un Belge qui, lui, n'oubliera pas.

... et je signe...

*

* *

Quelques mots pour finir

Combien de bourgmestres, en Belgique, ont-ils félicité les boches qui quittaient la ville ou le village ?

Combien de soldats allemands ont-ils été reconduits à la gare comme je l'ai été ?

A combien d'entre eux a-t-on volé un portrait pour en garder un souvenir ?

Combien y en a-t-il, dans notre pays, de mères de famille qui leur ont dit, en pleurant :
« Non, pas adieu, au revoir » ?

Combien y en a-t-il ? ...

Je vous laisse répondre... Je vous laisse conclure.

F I N